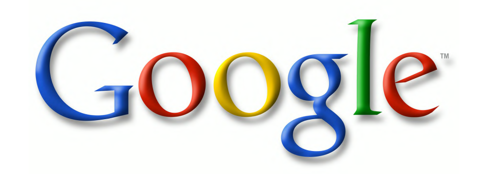
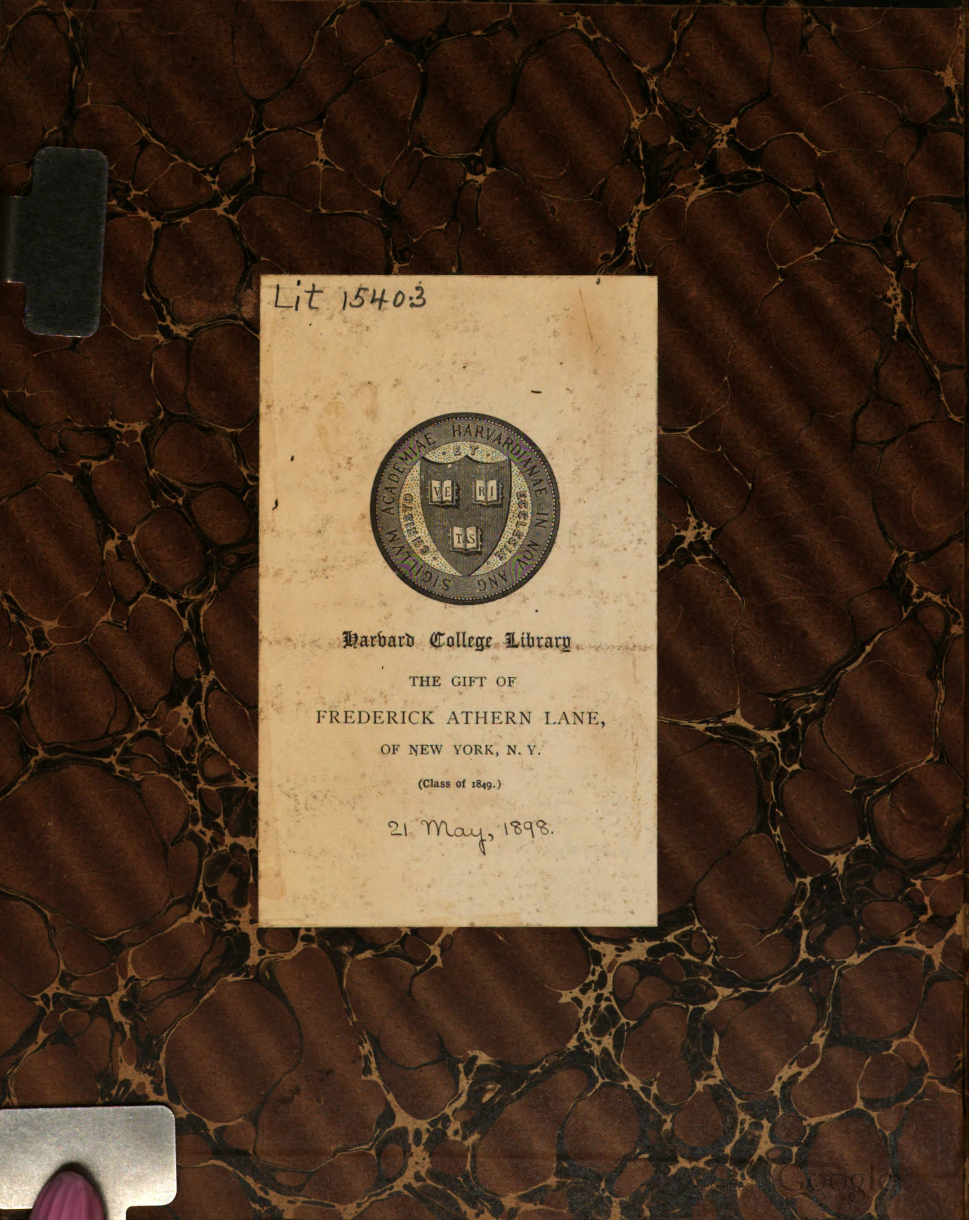





SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE PARIS.

FACULTÉ DES LETTRES.

THÈSE DE LITTÉRATURE.

J. L. Auguste Vincens de Gourgas.

Essai sur la poésie pastorale.

PARIS,
IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, 30.
1833.

Lane fund.

ESSAI

SUR LA

POÉSIE PASTORALE.

La poésie pastorale a eu ses théories ; quiconque a fait une idylle, ou traduit une églogue, a donné son avis sur le genre. Celui-ci a déterminé le lieu, celui-là le nombre des personnages ; un autre le sujet et le style, le but et les moyens.

Selon Rapin, la fin de la poésie pastorale est le plaisir et l'utilité. Aussi prescrit-il d'éviter tout ce qui serait élevé. *Quapropter res arduas vitat, occupet se autem circa res rusticas, per se plane tenues, ut sunt negotia pastorum*, etc.

D'après Fontenelle, le fond de la vie pastorale étant l'oisiveté et l'amour, il faut que tout prenne un aspect doux et galant. Aussi n'aurait-il pas fait, comme Théocrite, *les Deux Pêcheurs*, parce qu'ils font un mauvais souper et couchent sur la dure dans une mauvaise cabane.

Voilà où mène la fureur des théories. Goëthe, fatigué de la lutte des opinions sur les règles de l'art, réduisit à deux toutes les lois littéraires :

1° L'importance et l'intérêt du sujet ;

2° La concision du style.

Et il ajoute aussitôt qu'il se trouva embarrassé même pour l'exécution de ces deux seules lois, ne sachant trop où trouver ces sujets et comment atteindre cette concision. Dans cet embarras il se replia sur lui-même et tourna en poésie tout ce qui l'avait vivement ému, soit peine, soit plaisir.

Cette méthode toute individuelle est exposée à n'offrir que des œuvres impuissantes ou bizarres, et c'est bien en effet le caractère des premiers essais de ce grand poète. Mais nous sommes persuadés que, infidèle à sa méthode, il ne se borna pas à prendre ses inspirations en lui-même, qu'il s'adressa le plus souvent aux passions dominantes, aux sentimens généraux, à ce fond commun et inépuisable.

Pour nous, laissant de côté toutes les théories passées et présentes sur la

le poète de Syracuse. Maintenant il faut remonter à la source de son talent poétique, et trouver la raison de ses qualités et de ses défauts.

L'histoire a été avare pour nous de détails sur la vie de Théocrite. Nous savons seulement qu'il naquit à Syracuse, vécut à la cour de Hiéron, et surtout à celle des Ptolémée Philadelphe et Évergète, dont il a célébré les louanges. Là est toute sa biographie : c'est peu, et c'est assez pour nous apprendre de quel temps et de quels hommes ce poète est l'écho.

Quel était donc l'état des esprits et des mœurs dans le royaume d'Égypte?

Si nous en croyons Schlosser (1) (et on peut l'en croire), la philosophie d'Aristippe fut celle des premiers Ptolémées. Cette doctrine, ou plutôt ce talent de se livrer tour à tour avec mesure et avec décence aux jouissances plus ou moins délicates, plus ou moins grossières, sans cependant que la santé et la dignité de l'homme en pussent souffrir ; cette opinion, qui fait consister le souverain bien dans l'union prudemment combinée des plaisirs du corps et de l'âme, ce compromis entre une vie sensuelle et une vie raisonnable, convenait parfaitement à des princes et à une société qui, formant en Égypte une aristocratie riche et victorieuse, ne désiraient, au sein de leur conquête, que d'embellir leurs jours de l'éclat du luxe, des arts et des plaisirs.

Les plus beaux palais d'Alexandrie portant les noms de courtisanes, des statues (2), des tombeaux élevés en leur honneur, le harem de Philadelphe, la domination de Bérénice sur Évergète, suffisent pour attester l'état des mœurs; et pourtant il faut être juste : les historiens ajoutent, comme éloge, que les convenances y étaient mieux respectées que dans les cours contemporaines.

Est-ce bien sous une pareille influence, dans une atmosphère ainsi abaissée, que pouvait naître et vivre la grande, la noble poésie, expression d'âmes héroïques et croyantes? non. A cette société élégante, blasée et corrompue, la poésie était nécessaire sans doute, ne fût-ce que comme passe-temps ; mais il lui fallait des poèmes de peu d'étendue, purs dans leurs formes, agréables de pensées et d'images, souvent impurs dans le fond, répondant aux besoins des sens et de l'esprit, tels que nous les avons

(1) V. Schlosser, t. III, ch. III, § 3.
(2) Athénée, l. XIII, p. 576.

trouvés dans l'auteur des idylles. Le tableau d'une nature fortement caractérisée, tant soit peu grandiose, aurait bientôt fatigué leurs organes dégénérés : Théocrite a bien servi leur délicatesse. L'homme s'étant efféminé, la femme, dans ce poète révélateur involontaire des secrets du ménage, a dû nous apparaître usant et abusant d'un pouvoir incontesté.

Ainsi Théocrite est le véritable poète de cette époque ; c'est lui qui correspond le mieux aux idées et aux sentimens des hommes pour lesquels et au milieu desquels il écrivait. Ses peintures champêtres sont aussi des peintures sociales, et nous donnent, dans leur fidélité, avec la raison de leur mérite et de leurs défauts, comme le thermomètre de l'esprit public parmi les Grecs d'Égypte.

VIRGILE.

Aller de Syracuse à Rome pour y entendre les bergers de Virgile, c'est presque ne pas quitter ceux de Théocrite, tant le premier a cherché à imiter son prédécesseur.

Sur dix églogues que nous a laissées le poète latin, plus des deux tiers sont des imitations des idylles. Il n'en est que trois (la 1re la 4e et la 6e) qui ne soient pas des emprunts.

Mais en passant du grec en latin, elles se sont modifiées dans le ton, qui s'est élevé, dans la forme devenue plus sévère, dans les sentimens plus nobles et plus tendres.

On n'y voit pas un goût aussi prononcé pour la poésie, les beaux-arts et la nature extérieure.

Si les mœurs grecques s'y montrent quelquefois à nu, il est juste de reconnaître que Virgile est bien plus réservé et plus pudique que Théocrite ne l'est dans plusieurs de ses idylles.

Les églogues que Virgile a créées sont graves, mélancoliques, élevées : la haine des discordes civiles, la reconnaissance pour celui qui a ramené l'ordre et la paix, le besoin profondément senti d'un secours surnaturel pour raffermir la prospérité de l'empire, l'exposition d'un grand système de phi-

losophie sur la création, des leçons de morale, voilà ce qu'on trouve dans ce petit nombre de chants que Virgile ne doit qu'à son génie et à son cœur. La vie apparaît à ses bergers sous un aspect sérieux, triste quelquefois.

Les hommes moins efféminés, les femmes plus retenues, conservent mieux les rapports de respect et de dignité qui doivent les unir.

L'imitation des Grecs nous frappant d'abord dans le poète latin, commençons par nous expliquer ce phénomène.

C'est une vérité constatée par tous les monumens de l'histoire et des arts, que les Romains depuis long-temps s'étaient faits les humbles disciples de cette nation qu'ils avaient subjuguée. A eux le sceptre de la force, aux Grecs celui de l'intelligence. Auguste étudiait avec Mécène, en Grèce, lorsqu'il apprit la mort de César, et c'est d'une école de philosophie qu'il s'élança à la conquête de la puissance romaine; Horace et Brutus suivaient les leçons du Portique à Athènes avant d'aller se faire battre à Philippes. Tout ce qu'il y avait d'éclairé et de lettré à Rome savait le grec et le parlait. Pour être entendu de ces esprits cultivés au milieu desquels vivait notre poète, il fallait avoir des formes grecques, des souvenirs grecs, revêtus d'une couleur romaine. C'est ce que fit Virgile, et ce que Horace et d'autres avaient fait avant lui.

La grandeur du caractère romain n'était pourtant pas encore entièrement effacée. On acceptait comme un bien la paix et l'ordre que maintenait le prince; mais dans les âmes les plus nobles vivaient des souvenirs, des regrets peut-être, malgré tous les ménagemens et la sagesse d'Octave. Nous en avons trouvé l'expression dans la tristesse mélancolique dont sont empreintes certaines églogues.

La philosophie épicurienne importée vers la fin de la république, mise en vers par un grand poète; celle de l'académie propagée par Cicéron, les doctrines du Portique ennoblies par Caton, Brutus, et les plus illustres défenseurs de la république, se partageaient les cœurs bien plus que les esprits. Virgile semble avoir voulu être le poète de ce qu'il y a de plus élevé dans ces diverses opinions.

La gravité naturelle au Romain, né pour la guerre et l'exercice de la volonté et de la raison, la solennité des formes de l'aristocratie, le décorum qu'Auguste maintenait sévèrement autour de lui, nous expliquent le ton un peu haut et trop savant que l'on a reproché à l'auteur.

Les matrones romaines avaient encore quelques unes des vertus de leurs

mères ; et Virgile, qu'on appelait la *vierge*, n'a vu que la partie honorable de cette classe de la société.

Ses églogues, expression de cet état social, sont comme un témoignage immortel en faveur de la supériorité de son siècle et de ses concitoyens sur le siècle et la cour des Plotémées. Nous ne serons pas étonnés si nous voyons Virgile préféré à Théocrite par des hommes dont le cœur détermine le goût.

LE TASSE ET GUARINI.

Non loin de la Sicile, et sans sortir de l'Italie, nous entrons dans un monde nouveau, il est vrai ; néanmoins c'est près de l'humble tombe de Virgile que nous rencontrons le berceau du Tasse, bien digne, par l'admiration qu'il lui voua, de naître dans le voisinage du poète romain. Rapprochés par le hasard de la naissance et de la mort, et plus encore par les dons du cœur et du génie, ils sont séparés l'un de l'autre par seize siècles de distance ; et quels siècles ! qu'ils ont été féconds en évènemens ! Il semble que tout devrait être nouveau dans ce nouveau poète : telle est pourtant la vicissitude des choses humaines, que nous aurons peut-être, en étudiant le poème pastoral du Tasse, à regretter qu'il n'y ait pas entre lui et ses deux illustres prédécesseurs toute la différence que la victoire et ce long règne du christianisme devait nous faire légitimement espérer.

Ce n'est pas que nous trouvions dans le Tasse l'ombre même de ces penchans égarés dans leur objet, si fréquens dans Théocrite et dans Virgile, ou de ces peintures trop vraies des mœurs païennes. Son âme fut toujours trop pure pour qu'il prêtât ses couleurs à de semblables passions. Mais en lisant sa pastorale, on ne s'en croit pas moins transporté hors du monde chrétien. La vie humaine, chez lui comme chez ses prédécesseurs, ne paraît avoir d'autre but que la satisfaction de certaines passions.

L'*Aminta* du Tasse, dont la forme est si différente des idylles grecques et des églogues, est un drame d'une grande simplicité de contexture, en cinq actes, avec son nœud et son dénouement, avec ses personnages princi-

paux escortés de leurs amis ou de leurs confidens. Ce ne sont pas les bergers de Théocrite, si amis des plaisirs, ni les pasteurs un peu plus graves de Virgile; ce n'est pas non plus l'exposition de la nature extérieure que l'on trouve dans cette idylle; l'amour seul est l'âme de toute la pièce, et fait à peu près tous les frais de la conversation pendant les cinq actes. Du reste, il se montre avec des caractères particuliers : les bergers du Tasse aiment profondément, mais le respect et la docilité modèrent leur ardeur, et les rendent timides, mélancoliques, pleins de sentimens de délicatesse; ils ont des amis qui les encouragent et s'entremettent en leur faveur; leur parler est doux, tendre, harmonieux; ils ne manquent pas d'esprit, connaissent leur rhétorique, quelque peu de métaphysique, et affectionnent surtout l'antithèse.

La passion sauvage de la chasse est la seule ennemie qui vienne troubler leur bonheur; il est vrai qu'à la fin l'amour en triomphe; et comme cet âge n'est pourtant plus d'une innocence parfaite, c'est un vieux satyre qui est chargé du personnage odieux.

Dans l'*Aminta*, la femme joue un rôle important, partage l'intérêt avec l'homme, montre, comme lui, un caractère noble et capable de dévouement, un cœur tendre et sentimental. Elle ne le cède pas à son compagnon en éloquence et en esprit, et paraît l'emporter sur lui en habileté.

Nous allons passer sur-le-champ à l'analyse du *Pastor Fido* de Guarini, parce qu'il a été le contemporain, le confrère, et même le rival du Tasse, et que sans l'*Aminta* le *Pastor Fido* n'aurait pas été fait.

La forme de ce dernier drame est la même, mais plus grande et plus noble; l'intrigue en est plus compliquée, et il n'y a pas moins de dix-huit personnages et trois chœurs. Autant il y a de douceur sentimentale et presque de langueur dans le Tasse, autant l'amour prend dans Guarini un caractère passionné, varié, et fortement empreint de sensualisme. Des leçons d'immoralité et de fourberie; la bassesse, la grossièreté et l'obscénité même se rencontrent dans ce drame face à face avec des sentimens généreux, naïfs, graves et religieux, et luttant les uns contre les autres, produisent une œuvre singulière, antique par la grandeur et la simplicité qui s'y montrent parfois, moderne par la complication des intérêts et des ressorts.

Tout ce monde de passions parle un langage, souvent serré, éloquent, sublime, et d'autres fois efféminé, prétentieux, antithétique. Pendant que

le Tasse semble donner galamment la supériorité de caractère à la femme, Guarini, qui tenait pourtant à son titre de chevalier, ne croit pas déroger en maintenant les droits de son sexe.

Ces deux ouvrages eurent chacun à leur apparition un très grand succès; ils furent traduits dans presque toutes les langues. Il paraît cependant que le poème de Guarini, traduit même en grec, eut une vogue plus universelle et plus durable que celui de son rival.

Quel était donc l'état de l'Italie au seizième siècle pour avoir produit les poèmes que nous avons essayé de caractériser?

L'histoire nous apprend que, dans la société italienne à cette époque, si la foi chrétienne était restée intacte, elle n'était plus la règle des mœurs, du moins dans les petites cours, où même déjà l'incrédulité avait fait apparition. Les vices, les crimes, les folies les plus atroces désolaient depuis long-temps ce triste et beau pays. Au milieu de cette corruption le réveil des lettres grecques et latines, salué avec enthousiasme, produisit sur les esprits un effet tel, que, rompant les liens qui rattachaient le présent à la civilisation du moyen âge, on voulut en philosophie être avant tout partisan de Platon, ou d'Aristote, voire même du vieux Pythagore; en poésie, disciple et imitateur d'Homère, de Virgile ou d'Horace: enfin dans tout il fallut être Grec ou Romain.

Le Tasse et Guarini, la cour de Ferrare et celle d'Urbin, où brillaient tant d'hommes de talent et des femmes si remarquables par les grâces de l'esprit et l'élévation des sentimens, partageaient l'enthousiasme général. Le Tasse, après avoir abandonné Aristote, s'était livré particulièrement à l'étude des doctrines platoniciennes, qui convenaient bien mieux que le péripatétisme à ses goûts poétiques, à son âme méditative et quelque peu portée au mysticisme. Guarini, au contraire, homme d'action, secrétaire du duc Alphonse, son ambassadeur auprès de différentes cours, l'homme peut-être le plus processif de l'Italie, était pour Aristote, et nous savons qu'il débuta à Ferrare par être professeur de la morale de ce philosophe. Nous savons aussi que si Patrizi enseigna le platonisme dans cette ville, le péripatétisme y fut professé par César Cremonini, partisan des idées de Pomponat sur l'âme, et par Antonio Montecatino, conseiller et favori du prince Alphonse II.

Aussi, dans cette cour partagée entre Platon et Aristote, on voit d'un côté l'auteur d'*Aminta* se faisant une société intime et choisie, souvent se retirant avec les sœurs du prince dans une campagne délicieuse, et se laissant aller à des rêves qui ont peut-être fait le malheur de sa vie; d'un autre côté, l'auteur du *Pastor Fido* s'entremet dans toutes les affaires de la cour, dans toutes les intrigues, et comme il le dit lui-même énergiquement:

Scrissi, piansi, cantai, arsi, gelai
Corsi, stetti, sostenui hor tristo, hor lieto,
Hor alto, hor basso, hor vilipeso, hor caro, etc.

Ajoutons que cette société, si folle de l'antiquité, ne pouvait pas, l'eût-elle voulu, après seize siècles de christianisme, se renoncer entièrement elle-même. Un reste de l'esprit chevaleresque, dégénéré en galanterie discoureuse, le goût des fêtes brillantes que la cour de Rome elle-même avait mis en vogué, les discussions publiques sur des sujets de métaphysique amoureuse, souvenirs des anciennes cours d'amour, de graves cérémonies religieuses apparaissant de temps à autre, exerçaient leur influence sur beaucoup d'esprits, et imposaient aux formes, à la mythologie et aux mœurs imitées des anciens, quelque chose de moins extérieur que le vieux paganisme, et qui n'était plus cependant l'esprit chrétien dans sa pureté. Cette influence de la civilisation italienne se montra d'abord dans la forme du poème, qui devint plus théâtrale.

Le Tasse n'est-il pas l'interprète de cette partie de la société dont la manière de voir et de sentir était la plus noble et la plus près des mœurs du moyen âge? N'est-il pas le peintre de ce petit nombre d'âmes qui dans les petites cours de Ferrare et d'Urbin entrant peu dans les mouvemens agités de la vie, se nourrissaient de poésie, de rêverie platonique, de la solitude des champs et d'une tendresse ingénieuse de sentimens? De là cette suave pâleur, cette extrême simplicité, de sa pastorale; de là cette vie d'une harmonieuse langueur, et cette supériorité de caractère qu'il semble donner aux femmes; supériorité que les Médicis, les Lucrèce Borgia, les Léonore, les Lucrèce d'Est, et leur illustre mère, la princesse Rénée, devraient peut-être justifier. Du moins dans la société que le Tasse affectionnait, les femmes occupaient le premier rang.

Guarini, en raison de ses fonctions, et surtout de son caractère et de ses

idées philosophiques, parcourut tous les degrés, tous les tours et détours de ce monde italien si agité et si compliqué; il en connaissait le fort et le faible, l'intérieur et les dehors; il avait mis la main à toutes les intrigues et pu juger de la corruption de certaines cours. Aussi son livre en présente-t-il une image fidèle. Même lorsqu'il en montre le beau côté, il y a dans son expression quelque chose qui révèle le penchant au sensualisme qui entraînait son siècle.—Le Tasse et Guarini opposent à l'amour la passion de la chasse. Cette opposition ne représente-t-elle pas la lutte des nouvelles mœurs contre les mœurs sauvages et féroces des descendans des Guelfes et des Gibelins? Un historien attribue le luxe qu'étalait Léon X au dessein d'adoucir les mœurs en les corrompant. Il faut avouer que c'est une funeste ressource, et qui n'a que trop bien réussi.

L'*Aminta* et le *Pastor Fido* sont donc des fruits du même temps et du même pays; mais le premier est venu sur un sol choisi, à l'écart, au milieu des fleurs et des parfums, tandis que le second s'est développé en pleine campagne, et par l'énergie de la terre et du climat.

S. GESSNER.

Après le Tasse et Guarini, de tous ceux qui ont fait des pastorales, Gessner est peut-être celui qui a joui de la réputation la plus étendue : il est vrai de dire qu'il la mérite à certains égards.

Ses bergers, sans être d'une nature aussi héroïque que ceux des deux poètes italiens, puisque enfin on les voit dormir, et manger même des fruits et du laitage, appartiennent encore à un monde supérieur à notre planète. Ils vivent dans des jardins toujours verdoyans et dans un printemps éternel; ils possèdent toutes les vertus, surtout la sensibilité. La nature qui les environne est elle-même si douce, si tendre, si sensible, la langue qu'ils parlent est si fleurie, si poétique, si cadencée, sans être pourtant déterminée par la mesure ou par la rime, qu'on reste dans un vague indéfini, ne sachant trop avec qui et où l'on est. Enfin, qu'ils soient enfans des dieux ou des hommes, ces bergers ont de très bonnes intentions, et donnent

plus d'un bon exemple. Si Daphnis et Philis étalent un véritable luxe de sensibilité et d'embrassemens, le sénateur Aristus, ce Caton de Crotone, nous dédommage par l'austérité de sa vertu ; ici, l'on se moque des grands et des cours ; là, c'est le remords qui poursuit le coupable orgueilleux ; plus loin, c'est un berger qui méprise la ville et ses séductions ; ailleurs, c'est un fils sensible qui fait pleurer son père de plaisir ; une jeune bergère dont l'inflexible vertu fait rougir et convertit un grand seigneur libertin, etc. Partout ce sont de bons conseils et des sermons à entendre sur les vertus des petits et les vices des grands. L'homme et la nature semblent s'être rencontrés pour s'attendrir et pleurer ensemble, dans une forme tantôt virgilienne et tantôt italienne.

Salomon Gessner, né à Zurich en 1730, fut nourri par son instituteur de passages de Théocrite et de Virgile, qu'il lui récitait, en lui faisant apercevoir les beaux sites d'un pays pittoresque et admirer la variété de la nature, sans qu'il pût néanmoins parvenir à lui bien apprendre les langues anciennes. Aussi n'est-ce pas seulement à cette éducation que nous devons les Idylles du bon Gessner. Son père, qui voulait en faire un libraire, l'avait envoyé à Berlin pour y étudier cette branche de commerce ; Gessner, dont l'âme était portée à une vague mélancolie, abandonna son libraire, fit des vers, des gravures et de la mauvaise peinture. Il se mit en rapport avec les poètes de l'époque ; et, sur les conseils de l'un d'eux, il renonça à la poésie pour la prose. Le voilà donc prêt à écrire. Mais qu'écrira-t-il ? ce que tout le monde sentait alors. Voici comme G. Schlegel peint l'état intellectuel et moral de la société allemande vers cette époque :

« C'était un rôle pour les jeunes gens de se faire sombres et mélancoliques, de braver les convenances sociales comme un outrage à la nature, tandis que rien n'était plus factice que les sentimens qu'ils affichaient. Les femmes, de leur côté, s'empressèrent d'adopter une coquetterie doucereuse et hypocrite. Le reste du genre humain, qui ne parlait pas le langage romanesque, fut regardé par les âmes sensibles comme une espèce inférieure. Telle femme mariée a un homme honnête et raisonnable se croyait la personne du monde la plus malheureuse parce que son mari, occupé de l'emploi dont elle vivait, ne pouvait vaquer uniquement aux affaires du cœur, et qu'il exigeait d'elle quelque soin du ménage.

» L'éducation eut aussi sa part. On voulait avant tout former le cœur ; on façonnait l'enfant aux émotions les plus étrangères à cet âge. Les mères

tendres étaient prêtes à renier leur fils comme un être dénaturé parce qu'il n'avait pas voulu s'attendrir sur le sort d'une mouche noyée.

» Le goût des jardins anglais était aussi très répandu en Allemagne; la sentimentalité s'en mêla. On ne se contenta plus de présenter des paysages rians et pittoresques, on voulut écarter tout ce qui trahit les soins du jardinage, regardé comme un sacrilége envers la nature. »

Avec cette sensiblerie et ces goûts champêtres, les Allemands s'éprirent d'une belle passion pour les pièces morales et le genre bourgeois de Diderot, dont Lessing était le représentant. Aussi le théâtre fut-il le rendez-vous des fils reconnaissans, des pères de famille, des bons pasteurs, etc.

Jusque là, dit Goethe, on avait étudié pour arriver aux emplois, on s'instruisit alors pour surveiller ceux qui en étaient revêtus... La poésie s'immisça avec chaleur dans le droit politique; presque toutes les productions furent empreintes d'un esprit de résistance à la force, de haine contre le pouvoir; c'est là l'esprit de Getz de Berlichingen, et la cause du succès des Brigands de Schiller.

Ne sont-ce pas là tous les sentimens que l'on trouve dans les pastorales et les idylles de Gessner? Ce que Goethe et Schiller, Lessing et leurs imitateurs ont exprimé sur le théâtre, Salomon Gessner l'avait transporté sous un costume arcadien, dans la riche et grande nature de la Suisse, qu'il rapetissa et enjoliva pour la mettre à la portée de ses contemporains.

Ses bergers, tout innocens qu'ils paraissent, n'en sont pas moins des réformateurs hardis et des précurseurs de la révolution qui s'avance. Il ne faut pas s'étonner si Turgot a travaillé à la traduction des Œuvres de Gessner, si Diderot les a prônées, et si à la cour de Louis XV et de Louis XVI elles étaient lues avec délices.

VOSS.

Nous sortons enfin de l'Arcadie ancienne pour entrer dans un pays qui nous sera moins étranger. Il faut pourtant nous transporter au-delà du Rhin pour trouver la vérité dans la poésie pastorale. L'Italie, l'Espagne et la France, restées sous le joug superstitieux des anciens, l'Europe, chrétienne et moderne, en a été heureusement affranchie par deux Germains, grands et sincères admirateurs de l'antiquité, dont l'un a fait passer dans sa langue les plus grands poètes de la Grèce et de Rome, et dont l'autre, dans des créations de son génie, a lutté avec avantage contre eux. Ils ont reçu de ceux-ci les instrumens, et ont su les employer avec intelligence et liberté.

Il est impossible de ne pas sentir la manière antique dans le poème de *Louise*, et dans celui d'*Hermann* et *Dorothée*, qui doit le jour, on peut le dire, à cette charmante idylle de Voss.

C'est bien l'esprit des détails extérieurs qui plaît tant dans Homère, c'est bien la peinture des mœurs, des habitudes, des personnages d'un hameau, tels qu'ils frappent nos regards la première fois que nous les voyons. Tout y est nommé par son nom, et distingué par sa qualité la plus saillante.

Sous cette manière si antique et si légère, quel regard profond et nouveau jeté sur l'existence humaine! comme le monde extérieur s'ennoblit à mesure que son royal usufruitier, l'homme, ne met pas sa fin dans cette riche concession! que de douces et nobles émotions on éprouve au milieu de cette famille où se trouvent réunies la grâce et la bonhomie, la vie intérieure et la vie réelle!

Le Tasse, Guarini et Gessner, et leurs imitateurs égarés par l'esprit de leur temps qui avait remonté les siècles jusqu'à Théocrite et Virgile, en ont subi l'influence; Voss, plus habile et plus heureux, est resté au milieu de ses concitoyens. Ses acteurs vivent et agissent, comme le reste des humains, sous le même ciel, et respirent le même air que nous tous.

La femme qui dirige les soins du ménage et veille avec sollicitude sur le bien-être de l'homme, exerce sur lui une action indirecte, douce et puis-

sante, tandis que lui, fort de la conscience d'un pouvoir reconnu, préoccupé de pensées plus élevées, se laisse doucement conduire par une compagne aussi dévouée.

Ce n'est ni la forme grecque, ni la forme italienne de l'idylle, que nous trouvons dans *Louise*; cette douce création se développe lentement et sans obstacles selon la marche de l'épopée, mais d'une épopée sans combats et sans merveilleux.

Au premier instant on a peine à s'expliquer la création de cette gracieuse idylle. Est-ce bien le même pays qui avait inspiré Gessner? quelle différence entre ces deux inspirations! elle est grande en effet; mais l'Allemagne elle-même était bien changée.

La révolution française avec ses théories séduisantes et ses sanglantes applications, avec son républicanisme gréco-romain et ses persécutions contre les chrétiens, par ses succès, et surtout par ses mécomptes, dut provoquer une puissante réaction contre les idées et les sentimens de l'ancien monde. L'Allemagne, pays de méditation et non d'action, de réflexion et de mysticisme, entra dans ce mouvement, revint sur elle-même, étudia son histoire, et reconnut dans la foi et les mœurs du moyen âge une grandeur que la philosophie du dix-huitième siècle n'avait pas soupçonnée.

Au milieu des guerres et des désastres que la France en éruption répandait sur eux et autour d'eux, les Allemands regrettaient les douceurs de la paix, de l'étude et du bien-être matériel; la comparaison de la France spartiate avec les mœurs si simples et si douces de leurs petites villes leur fit aussi apprécier les bienfaits du christianisme.

Ce sont ces goûts et ces sentimens, qui alors inspiraient tout ce qui avait une âme poétique, qui sont cachés sous les fleurs de l'idylle de Voss: celle de Goethe, *Herman et Dorothée*, en fournirait au besoin un témoignage peut-être plus expressif. Quoiqu'il n'y ait pas un mot contre les doctrines philosophiques du dix-huitième siècle, ces deux poèmes n'en sont pas moins une protestation contre leur application à la société.

L'Allemagne, divisée en un plus grand nombre d'états que l'Italie, est loin d'être aussi agitée par l'intrigue et l'ambition. La forme épique de *Louise* est l'expression de cette vie égale et uniforme.

Quelle supériorité ces deux poètes n'ont-ils pas sur Gessner, le Tasse et Guarini! Ces charmantes idylles, qui ne le cèdent pas aux anciens pour le naturel et la pureté de l'exécution, nous paraissent même l'emporter

sur celles de Théocrite et de Virgile, par l'importance et l'intérêt du sujet, autant que les idées et les mœurs chrétiennes l'emportent sur celles des peuples païens.

Pour nous résumer, nous croyons :

1° Que la poésie pastorale, quel que soit le nom qu'elle prenne, idylle, églogue, bucolique, poème pastoral, est l'expression des sentimens de la société au milieu de laquelle vit le poète ;

2° Qu'elle doit en conséquence changer de ton et de forme ;

3° Que dans les meilleurs poèmes on retrouve cette loi de variation ;

4° Qu'enfin dans la comparaison des différens auteurs dont nous avons parlé, la pastorale allemande ne le cède en rien à celle des anciens.

Ces propositions seront développées et soutenues par J.-E.-Auguste Vincens de Gourgas, licencié ès-lettres, aspirant au grade de docteur, le   août 1833.

Vu et lu par nous doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J.-Vict. Le Clerc.

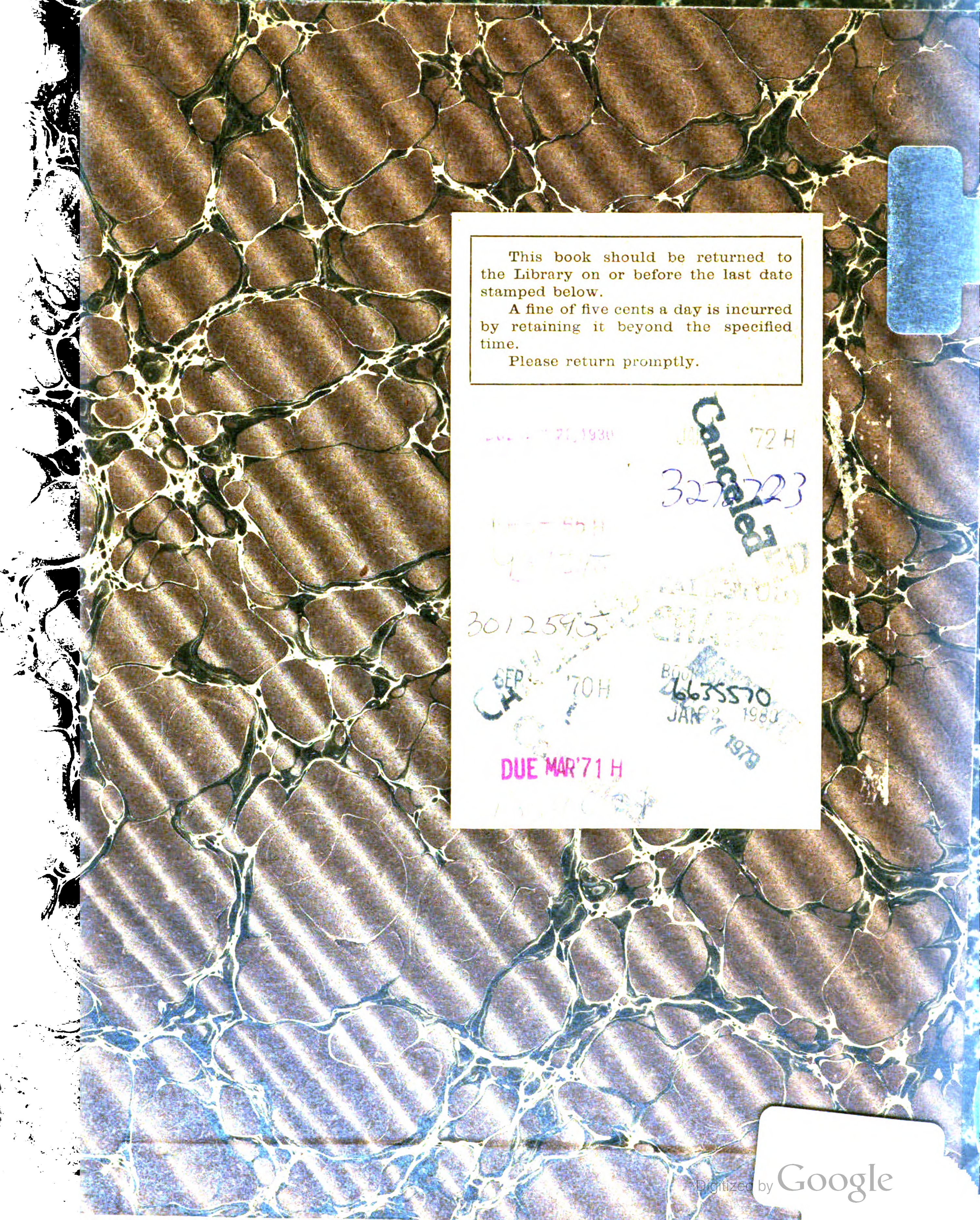
Paris, 1er août 1833.

Permis d'imprimer,

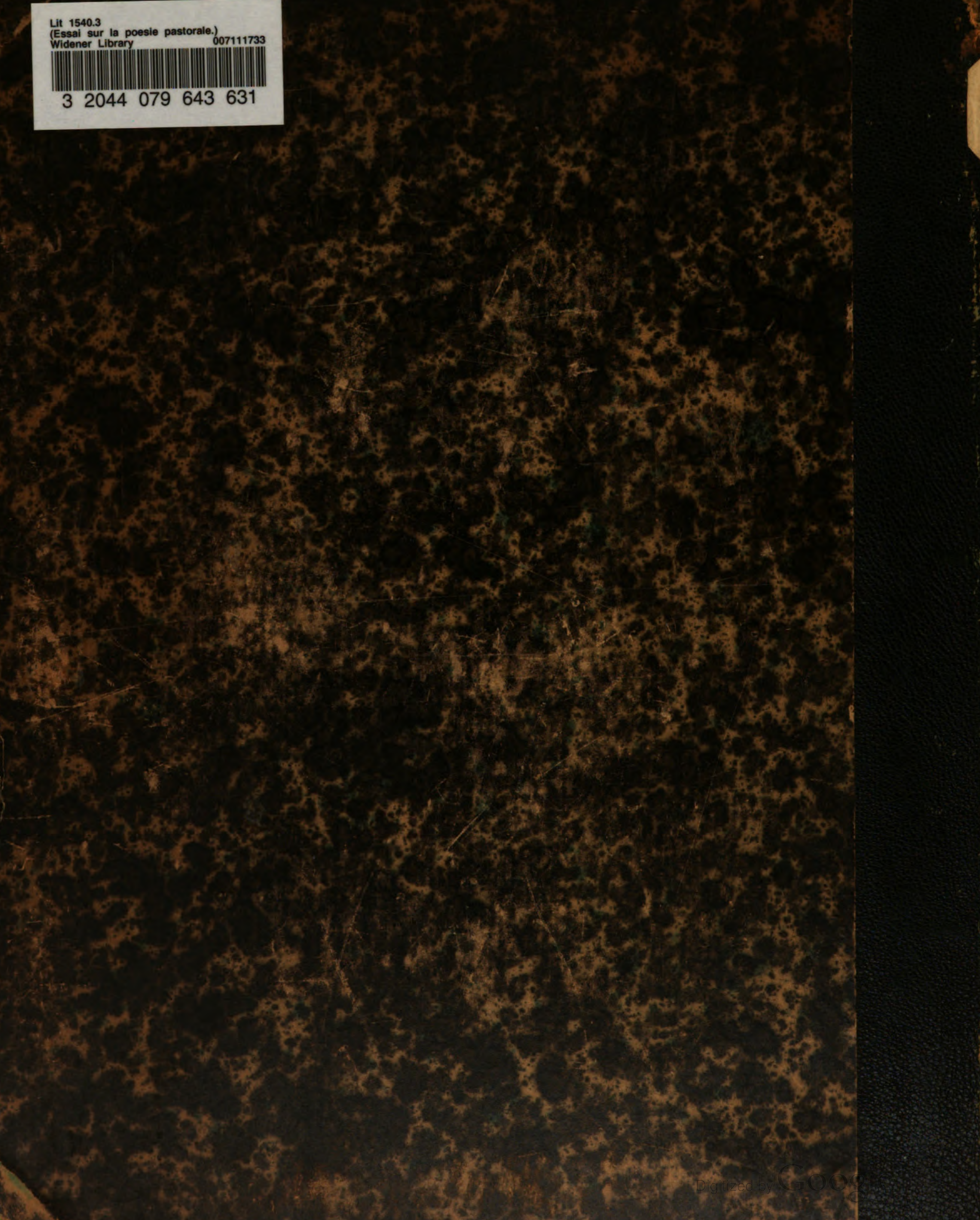
L'inspecteur des études, chargé de l'administration de l'Académie de Paris,

Rousselle.





This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
Cancelled
'72 H
3272223
3012595
'70 H
6635570
JAN 3 1980
1979
DUE MAR'71 H
Digitized by Google


Lit 1540.3
(Essai sur la poesie pastorale.)
Widener Library 007111733
3 2044 079 643 631